

**DEUXIEME RÉCIT INDIGÈNE DE L'EXPÉDITION
D'OREILLY, EN 1775.**

*Relation de l'attaque des ennemis de Dieu, les Espagnols, contre
Alger, la bien gardée (1).*

Le vendredi premier jour (2) du mois de djoumad 1^{er}, de l'année 1189 (30 juin 1775 de J.-C.), quatre cent quatre-vingts bâtiments espagnols vinrent mouiller à hauteur de l'Harrache. La première partie de la flotte arriva le vendredi et le reste rejoignit le lendemain. Quand tous les navires furent rassemblés, les Espagnols tirèrent quatre ou cinq coups de canon, battirent le tambour, firent sonner leurs clairons, tinter leur cloches et ils arborèrent enfin des pavillons de toutes couleurs, pour établir des signaux entr'eux. Ils allaient d'un bâtiment à l'autre pour se consulter sur le plan d'attaque que leur avait

(1) D'après les renseignements biographiques adressés par notre honorable collègue M. L. Féraud, interprète de l'armée à Constantine, à qui l'on doit la traduction de la curieuse relation indigène que nous publions ici, — l'auteur de cette relation, Si Ahmed ben Mohammed el-Anteri, avait été longtemps employé dans le makhzen et avait même exercé à Bône les importantes fonctions de *merkanti*, c'est-à-dire d'agent du Bey de Constantine auprès des comptoirs européens ; ses descendants, parmi lesquels on compte Si Salah el-Anteri, auteur d'un essai, en arabe, sur l'histoire du Beylik de l'Est, savent par tradition de famille que leur aïeul fut l'ami de Salah Bey. Ahmed el-Anteri, notre auteur, suivit le Bey à Alger en 1775 et fut témoin oculaire de la mémorable lutte qu'il raconte. Il en écrivit la relation trois ans après, en 1192 de l'Hégire. En compensation des défauts qui lui sont communs avec les écrivains de sa race, El-Anteri montre une certaine aptitude à l'observation et, en général, le sentiment de l'exactitude historique, ce qu'il prouve en ne cherchant pas à dissimuler les pertes de ses coreligionnaires. Quant aux injures plus ou moins grossières qu'il adresse aux chrétiens, il se montre en cela fidèle au protocole islamique. M. Féraud n'a pas voulu supprimer ces injures, par scrupule de traducteur ; et nous les maintenons, nous, parce que les écarts où le fanatisme entraîne sont une bonne leçon pour tous et à toute époque, au moins pour ceux qui savent tirer la conséquence de ces échanges de mépris d'une religion à l'autre. — N. de la R.

(2) Le 2 de djoumad 1^{er}, selon les autres auteurs indigènes. Ces désaccords chronologiques sont communs parmi les indigènes et tiennent à la méthode vicieuse qu'ils emploient pour déterminer le commencement d'un mois. — N. de la R.

donné leur souverain, ennemi de Dieu. Voilà ce qui se passait de leur côté.

Voici maintenant quelle était la situation des Algériens : Le Sid Mohammed Pacha, qui gouvernait à cette époque, était parti avant l'apparition de l'ennemi pour parcourir ses états et percevoir, selon l'habitude, les impôts de ses sujets (1). Il avait mis à la disposition de chacun de ses émirs les troupes nécessaires pour l'accomplissement de cette mission. Dès qu'il apprit la venue des chrétiens, il envoya à ses lieutenants l'ordre de le rallier avec leurs colonnes. De son côté, il se hâta de rassembler les hommes d'armes qui étaient restés disponibles pendant la campagne. Il donna de cette manière un corps de troupes au Khodjet el-Kheil et le fit camper auprès de Bab el-Oued. Une autre armée sous les ordres de Khaznadji s'établit près de Hadjerat el-Harad, en face de la batterie de l'Oued Khenis. Le Sid Salah, bey de l'Est (Constantine) arriva également avec ses troupes et ses contingents et prit position en aval du pont de l'Harrache, derrière la batterie située à l'embouchure de l'Oued Khamis (2), dans la direction de Matifou. Le Khalifa du bey de l'Ouest occupa Aïn er-Rebot avec son armée. Soixante tentes (Kheba) étaient restées auprès du bey de l'Ouest pour observer et défendre au besoin Mers el-Kebir, près de Mostaganem (3).

(1) A cette époque, les pachas n'allaient guère en campagne que dans des cas de haute importance. D'ailleurs, les autres relations indigènes ne mentionnent pas cette circonstance et laissent supposer au contraire que Mohammed pacha était à Alger lors de l'arrivée des Espagnols. — *N. de la R.*

(2) Il y a *Khenis* dans le Ms, mais l'erreur est évidente et nous n'hésitons pas à rétablir le vrai nom qui est *Khamis*; ce qui est mis hors de doute par l'expression qui suit « dans la direction de Matifou ». Il s'agit donc de la rivière appelée *Hamise* par les Européens. En somme, malgré l'obscurité du texte en cet endroit, on comprend que le contingent de Salah Bey était campé entre l'Harrache et l'Hamise, espace considérable sans doute, mais il ne fallait guère moins pour un camp de cavalerie comme celui qu'il amenait et que les estimations les plus modérées portent à 20,000 hommes; ajoutez à ce nombre de chevaux, les chameaux et autres bêtes de somme et l'étendue de son campement cessera d'étonner. — *N. de la R.*

(3) Notre auteur ne connaît guère que sa province de l'Est: tout à l'heure, il écrivait *Khenis* pour *Khamis*; maintenant, il place Mers el-Kebir auprès de Mostaganem, au lieu de l'indiquer auprès d'Oran; en outre, il le croit au pouvoir des Algériens, tandis qu'il était occupé par les Espagnols. — *N. de la R.*

On prit toutes les mesures conseillées par la prudence. On éleva partout des retranchements pour se défendre. Les Kabiles qui habitent les montagnes voisines d'Alger, apprenant l'arrivée des chrétiens espagnols (que Dieu très-haut les voue à la destruction) accoururent de toutes les directions pour prendre part à la guerre sainte. De même, les Arabes arrivèrent en si grande foule de tous côtés, qu'il serait impossible d'en fixer le nombre, surtout de ceux de la province de Constantine. Parmi ces derniers, figuraient des hommes renommés par leur piété, des savants, des étudiants et enfin des gens de toutes les classes ; au point que ceux qui étaient présents ne purent connaître le chiffre de ce concours immense de population que la terre elle-même avait peine à contenir.

L'astre de l'Islamisme brilla alors d'un éclat resplendissant ; la foi était dans tous les cœurs ; chacun se réjouissait de devenir le champion de la cause de Dieu et de se sacrifier pour lui.

Quant aux ennemis de Dieu, les mécréants, ils choisirent dans leur flotte cinq des plus grands vaisseaux, armés chacun de 80 canons, dont les boulets pesaient 36 et 24 livres. Deux de ces vaisseaux allèrent s'emboîser en face du camp des troupes de l'Est ; deux autres devant le camp de l'Agha et le dernier vis-à-vis de celui du Khaznadji. Ces vaisseaux se séparèrent du restant de la flotte à huit heures, dans la journée du jeudi 7 dudit mois et vinrent battre à coups de canon les camps et les batteries établies par nos troupes. Les batteries musulmanes ripostèrent avec la même énergie et la canonnade dura jusqu'à la nuit. Alors les vaisseaux gagnèrent un peu le large et jetèrent l'ancre hors de la portée de canon. Après avoir sondé les environs pour savoir où ils opéreraient le débarquement, ils passèrent la nuit sans rien entreprendre de plus. Au point du jour, les musulmans portèrent leurs regards du côté de la flotte des mécréants (que Dieu les anéantisse). Ceux-ci étaient occupés à réunir les frégates, les galiotes, les barques, les canots et les radeaux, qu'ils chargèrent de troupes pendant toute la journée et toute la nuit suivante.

Les musulmans passèrent la nuit dans leurs batteries, se tenant prêts à combattre les chrétiens maudits. On entendait chez

ces derniers de grands éclats de voix et un bruit tumultueux et confus ; on les voyait quitter le bord, puis se rembarquer et descendre de nouveau dans les chaloupes ; en un mot, ils se tinrent sur pied et travaillèrent toute la nuit. Les musulmans s'attendaient donc à voir les chrétiens (que Dieu les détruise) effectuer leur débarquement dans la matinée du samedi 9 du mois ; et, de leur côté, ils s'apprétaient à les recevoir avec énergie en s'excitant mutuellement.

Dès que la clarté du matin blanchit l'horizon et que le soleil parut, les musulmans des batteries sortirent de leurs retranchements pour faire les ablutions et la prière de l'aurore. Les troupes des camps firent de même, les uns allant sur le rivage de la mer et les autres au bord de l'Oued Harrache. Quelques-uns avaient terminé déjà leurs ablutions, d'autres allaient les faire, d'autres enfin s'étaient déjà levés pour prier, lorsque, dans cette situation et ainsi dispersés, ils entendirent un premier coup de canon, suivi bientôt de trois autres. Ils supposèrent que les chrétiens tiraient à poudre afin d'annoncer, selon leur habitude, le réveil aux troupes. Mais le premier coup, parti du vaisseau que montait le commandant de l'escadre, était chargé à boulet. A ce signal, la canonnade éclate de toutes parts, aussi violente que le bruit du tonnerre, depuis l'endroit où était campé le bey de Constantine (entre l'Hamise et l'Harrache) jusqu'à celui occupé par le Khaznadji, entre le Ruisseau, *oued Khnis*, et l'Aga (*Aïn Rebot*). Les boulets arrivent aussi nombreux que les grains de poussière chassés par le vent. Les musulmans ne purent se préserver de cette grêle de projectiles se succédant sans relâche, car ils n'avaient rien pour se mettre à l'abri ; cependant, ils rentrèrent dans leurs camps respectifs, s'armèrent et montèrent à cheval. Les troupes régulières (les turcs et les spahis) se tinrent prêtes à se porter sur le point où l'ennemi de Dieu et du Prophète tenterait le débarquement. Cela dura jusqu'à ce que le jour se fit tout-à-fait, on put voir alors tout ce qui se passait sur mer : Environ 1500 navires, frégates, galiotes, tartanes, sandales et chaloupes, chargés de soldats mécréants se dirigeaient dans la direction du camp de l'Agha (entre le Ruisseau, *oued Khnis*, et le point de débarquement). Immédiatement, le Baïlar,

le Khodjet el-Kheïl, le Khalifa du bey de l'Ouest, le Khaznadji et l'Agha se portèrent avec leurs troupes près de la batterie située entre le camp de l'Agha et l'Oued Harrache, pour reconnaître ce qu'allaient entreprendre les mécréants qui venaient les attaquer.

Ces derniers avaient chargé leurs barques de tout le matériel nécessaire pour construire des retranchements, tels que : sacs à terre en nombre infini, pioches, pelles, couffins, gros câbles pour lier solidement les ouvrages défensifs ; ils amenaient aussi des ingénieurs et une quantité d'engins dont le nombre n'est connu que de Dieu.

Ils s'avançaient peu à peu vers la plage et leurs canons, aussi bruyants que le tonnerre, tiraient sans interruption sur toute la ligne. Les vaisseaux lâchaient aussi des bordées contre les camps de l'Est et celui du Khaznadji ; leur feu ne discontinuait point. Il en était de même du côté des batteries musulmanes, excepté celles d'Alger, de ses forts et du port qui ne tiraient point parce que leurs pièces étaient hors de portée. Les mécréants avançaient toujours, précédés de leurs chaloupes, jusqu'au moment où celles-ci se trouvèrent près du rivage. Alors, les vaisseaux mouillèrent leurs ancres afin de ne pas s'exposer à faire côte et se briser. Les chaloupes poussèrent jusqu'à la plage et lorsqu'elles touchèrent fond, on tendit des pièces de bois sur lesquelles les soldats passaient, à pied sec, comme sur un pont, pour arriver à terre. Ils se mirent ainsi à débarquer, semblables à des troupeaux de *porcs* (1) (que Dieu très-haut les voue à la destruction).

Chacun d'eux avait à la main un fusil et un pieu comme une lance, garni de fer aux deux bouts. Ces bâtons étaient destinés à élever des retranchements (chevaux de frise) pour préserver les soldats contre les charges de la cavalerie musulmane. Ils débarquèrent aussi, autant que les hommes pou-

(1) Le mot arabe *Hallouf* s'applique en général à l'animal domestique comme à celui qui vit à l'état sauvage. Cependant, si l'on tient à spécifier on appelle ce dernier *Hallouf el r'aba*, c'est-à-dire porc de broussaille. Nous n'avons pas fait disparaître ces aménités musulmanes à l'adresse des chrétiens, parce que, ainsi que nous l'avons déjà dit, les excès auxquels pousse le fanatisme sont un enseignement utile.

vaient en porter, des pièces de bois liées entr'elles; puis ils se mirent immédiatement à l'œuvre, pour construire un camp retranché. Ils creusèrent, à cet effet, des fossés dans le sable, tendirent des câbles pour servir de ceinture, posèrent entre ces câbles des sacs pleins de sable; au milieu des sacs, ils plantaient des pieux, et au milieu des câbles de forts piquets solidement enfoncés dans le sol, pour empêcher tout le système défensif de tomber. Ils débarquèrent des canons et des mortiers à bombes; puis, avec les pieux que chaque homme avait apportés à la main, ils dressèrent autour des soldats une solide enceinte (chevaux de frise), circulaire comme la pierre d'un moulin. Ils pouvaient ainsi marcher à pied ou à cheval, et travailler dans leurs retranchements sans avoir à redouter l'irruption de l'ennemi, et tuer sans danger tous ceux qui s'en approchaient.

Ce camp retranché, aussi vaste qu'une petite ville, s'était élevé avec rapidité. Dans l'intérieur, il y avait quatorze chemins communiquant de l'un à l'autre; et, au centre, des puits d'eau douce pour boire. Voilà quelle était la position des ennemis de Dieu, les chrétiens, que Dieu très-haut les anéantisse, détruise leurs travaux et embrouille leurs conseils! amen.

Quant aux musulmans, après qu'ils eurent vu les travaux des infidèles, ils se préparèrent au combat, adressèrent à Dieu leurs louanges, et comme un seul homme, se ruèrent en masse compacte sur le camp retranché des Chrétiens. Ils massacrèrent tous ceux qu'ils surprirent en dehors de l'enceinte, et leur coupèrent la tête qu'ils portèrent à leurs émirs. Ensuite, ils rendirent des actions de grâces au Seigneur; leurs figures étincelaient de satisfaction, leur courage se réveillait, le trouble sortait de leurs cœurs, leur force s'accroissait et les pensées de crainte, suggérées par Satan, étaient chassées de l'esprit. Un certain nombre de champions de la guerre sainte succomba dans ce premier engagement. (Que Dieu leur fasse miséricorde). Chacun emporta les cadavres de ses proches loin du champ de bataille, de peur que les mécréants n'en fissent des trophées.

Aucun cadavre musulman ne fut laissé, on n'abandonna que les chevaux morts.

Quant aux *charognes* des chrétiens, elles restèrent sur place décapitées, sous les pieds des chevaux et des fantassins. Que Dieu Très-Haut les plonge au plus tôt dans les flammes éternelles, ne leur accorde aucun repos et dessèche leur satisfaction, amen !

L'action recommença ; les boulets, les *doubla* (biscaïens) et les balles tombaient comme la pluie la plus intense. Les musulmans s'étaient retirés dans leurs batteries et derrière les collines de sable avoisinant les retranchements des mécréants. Les coups de fusil cependant ne discontinuaient pas du côté des musulmans ; les canons de leurs batteries portaient au milieu du retranchement des mécréants, et aucun d'eux ne pouvait en sortir. Tous ceux qui tombaient frappés au milieu de leur enceinte étaient immédiatement traînés dans les barques et transportés au large. Là, on leur attachait un boulet aux pieds pour les empêcher de surnager, et on les jetait à l'eau. Ils réunissaient même des groupes de cinq ou six cadavres, les liaient ensemble à des bombes et des boulets, et les plongeaient ainsi dans la mer. Telle était leur manière de procéder à l'égard de tous ceux des leurs qui étaient tués.

Mais rien de décisif n'avait encore eu lieu, et les musulmans ne trouvaient aucune ruse pour aborder l'ennemi, tant il lançait sans interruption de boulets et de biscaïens.

Le Sid Salah, bey de Constantine, émit un avis qui fut immédiatement adopté. Il fit amener tous les chameaux qu'il avait dans son camp, sans en excepter un seul, et les rangea devant les soldats et les cavaliers pour leur servir d'abri ; puis, on les poussa dans cet ordre contre les retranchements des chrétiens. Salah bey, le sabre nu à la main, dirigeait lui-même le mouvement et excitait les combattants. Le Khaznadji, l'Agha, le Khodjet el-Kheïl, le bey de Titeri et le Khalifa de l'Ouest, imitèrent son exemple et ils abordèrent, dans cette disposition, le camp dans lequel les mécréants s'étaient retranchés. Ce camp était entouré de pieux (chevaux de frise), comme nous l'avons dit plus haut, les musulmans ne trouvèrent donc pas la possibilité d'y pénétrer. On fit pleuvoir sur nous un nombre infini de boulets, de biscaïens, de bombes et de

balles, au point que le jour s'obscurcit et devint comme la nuit; l'ardeur du soleil était accablante, la soif était tellement ardente et la fatigue si grande, que les cavaliers tombaient de leurs chevaux. Les musulmans rétrogradèrent vers leurs batteries, après avoir relevé les cadavres de ceux qui avaient succombé pour la guerre sainte, que la miséricorde divine soit sur eux! Tous ceux qui avaient des parents ou des proches parmi les martyrs de la foi, allèrent les inhumer.

Les musulmans se concertaient entr'eux, cherchant un nouveau plan d'attaque pour forcer l'ennemi à sortir de ses retranchements et pouvoir le combattre.

Notre Seigneur le Pacha, que Dieu le fortifie, regardait de son palais (la Jénina) la marche des événements; il demandait à Dieu, par de ferventes prières la victoire pour ses soldats et ses cavaliers. Les Eulema d'Alger, les Taleb, les gens pieux, tous les musulmans et les troupes qui gardaient la ville et les forts imploraient Dieu également. Les femmes et les enfants poussaient des cris lamentables et versaient des larmes, invoquant Dieu (qu'il soit glorifié) afin qu'il jetât sur les musulmans un regard clément et qu'il vint à leur secours.

A l'heure de l'Aceur (3 heures de l'après-midi), chaque émir revint à son camp avec ses troupes pour faire les ablutions et les prières, donner à manger aux chevaux et prendre quelque repos. Après la prière du coucher du soleil, on monta à cheval de nouveau pour se rassembler près de la batterie située vis-à-vis du camp retranché des infidèles et tenter de les accabler une seconde fois.

Durant cette soirée, Dieu envoya d'épais nuages qui parurent vers le Sud, suivis bientôt d'éclairs et de tonnerre. L'orage vint du côté des musulmans, mais il ne tomba sur eux qu'une pluie très-légère. Dieu leur accordait sa protection tandis que sa colère s'apesantissait sur les mécréants au point que tout l'orage éclata sur leur camp retranché et les aveugla pendant toute la nuit (1).

(1) Cet orage n'est pas mentionné dans les récits européens, pas même dans celui de l'amiral Mazarredo qui, en sa qualité de marin, n'aurait pas

Un individu affirme avoir vu dans cette nuit des guerriers montés sur des chevaux blancs, combattant les chrétiens et leur coupant la tête. Il interrogea alors l'un d'eux qui lui répondit :

« Je suis Ali ben Abou Taleb. »

Les mécréants poussaient des cris et emportaient leurs morts. Le peu de survivants qui restait encore dans le camp retranché prit la fuite au point du jour. Les décharges d'artillerie n'avaient pas été interrompues pendant toute la durée de cette nuit orageuse.

Quand la lumière du matin éclaira le ciel, que le *Mouden* eut invoqué le Seigneur pour qu'il accordât la victoire à ses fidèles, les musulmans n'entendirent plus les mécréants ni la détonation de leurs canons. Dieu, qu'il soit loué, avait fait tomber sa colère sur leurs retranchements. Qu'il accorde sa clémence aux musulmans et frappe les infidèles, tant ceux qui ont débarqué que ceux qui sont restés sur les vaisseaux.

Un musulman s'approcha des retranchements pour reconnaître la situation. Là, où la veille les mécréants se mouvaient aussi nombreux que les vagues de la mer, il vit la batterie abandonnée, avec ses engins de guerre; des canons montés de tous côtés; des mortiers à bombes, des fusils de tout calibre, jetés à terre, des outils, des pièces de charpente, des pioches, des pelles, des couffins, des sacs à terre, des barricades, des caisses et une grande quantité d'objets grands et petits que l'on ne peut compter; tout cela restait entre nos mains, nous musulmans qui combattons pour la parole de Dieu! Des têtes de chrétiens gisaient à terre, le sang coulant encore comme si la décapitation avait eu lieu à l'instant même.

manqué de noter un fait pareil. Il ne se trouve même pas dans l'autre relation indigène que nous avons déjà publiée. Il est à remarquer, d'ailleurs, qu'El-Anteri le place dans la nuit même du rembarquement qui se fit ou le sait avec une promptitude remarquable, circonstance qui serait inexplicable dans l'hypothèse où il aurait coïncidé avec une notable perturbation atmosphérique. Mais notre auteur, qui était un érudit, se sera rappelé que la tempête a souvent joué un rôle considérable dans l'insuccès de quelques grandes expéditions chrétiennes contre ce pays et il n'a pas voulu priver sa narration d'un incident propre à la dramatiser et dont certains précédents célèbres lui paraissaient autoriser l'invention. — *N. de la R.*

Ce jour était le onzième du mois de Djoumad 1^{er} (9 juillet 1775). L'homme qui avait pénétré dans le retranchement prit, autant qu'il put en emporter, des fusils et d'autres objets et se hâta de retourner auprès des musulmans, leur annonçant la bonne nouvelle de la fuite désastreuse des mécréants maudits.

Les musulmans, entrant dans une joie à nulle autre comparable, se ruèrent en foule sur le camp retranché, le renversèrent et enlevèrent tout ce qu'il renfermait.

On courut annoncer à Sid Mohammed Pacha que les chrétiens avaient fui, abandonnant tout leur matériel.

Quand les habitants d'Alger apprirent cette heureuse nouvelle, ils se la communiquèrent, se réjouirent et s'empressèrent d'accourir sur le champ de bataille en se faisant suivre par les juifs. Ceux-ci pillèrent tout ce qui tomba entre leurs mains.

Les juifs empalaient les *charognes* de chrétiens avec les pièces de bois des chevaux de frise. Ils les promenaient ignominieusement et les jetaient ensuite dans les flammes. S'adressant à ces cadavres, ils leur disaient par dérision :

« Ah, vous avez eu l'arrogance de vouloir vous emparer d'Alger ;

» Ah, vous lanciez des bombes et des boulets sur la ville !

» Et bien voilà ce que, de notre côté, nous faisons de vous. »

Les musulmans riaient en entendant les paroles injurieuses des juifs et étaient satisfaits de voir la profonde haine qu'ils avaient pour les chrétiens (1). Les musulmans incendièrent les pièces de bois qui avaient servi à élever le camp retranché et les brûlèrent en totalité.

Le chiffre des soldats débarqués était de *vingt-cinq mille* (2), sans compter le gros de l'armée qui était resté à bord.

(1) La majeure partie des juifs d'Alger descendent de ceux qui furent chassés d'Espagne à la fin du 14^e siècle. Simon Durand, dont la pierre tumulaire, datée de 1444, est encadrée dans le rempart neuf, à droite, en sortant de la nouvelle porte Bab el-Oued, fut le premier rabbin de ces bannis qu'il organisa en communauté vers l'an 1391. La haine motivée par cette expulsion, transmise d'une génération à l'autre, explique, si elle ne les justifie pas, les actes sauvages attribués aux juifs d'Alger par El-Anteri qui a bien pu, d'ailleurs, amplifier quelque peu ces actes, toujours pour dramatiser son récit. — *N. de la R.*

(2) On sait déjà que 16,000 espagnols seulement furent débarqués.

N. de la R.

Des *mille* cavaliers qui se trouvaient également sur l'escadre, il ne descendit à terre que *six* de leurs chefs (1).

On trouva dans le retranchement un *livre* ayant la forme d'un *registre* sur lequel étaient écrites les instructions suivantes données aux mécréants :

« Vous débarquerez auprès de la rivière de l'Harrache, du
 » côté de l'Oued Khenis. Vous établirez là un camp retranché
 » pour vous défendre contre les attaques des musulmans. Ceux-
 » ci prendront la fuite ; vous avancerez alors vers le Hamma
 » où vous construirez un fort. Vous couperez les eaux qui
 » abreuvent les habitants d'Alger. Tous les arabes de la cam-
 » pagne environnante qui viendront à vous pour vendre ou
 » acheter, vous les traiterez avec bonté ; donnez-leur au-dessus
 » de la valeur de leurs marchandises ; ne leur portez aucun
 » préjudice. Coupez la route à tous ceux qui voudraient péné-
 » trer dans Alger ; mais ne commettez jamais d'injustices envers
 » qui que ce soit, afin de vous faire bien venir de la popula-
 » tion et, par cette ruse, vous attacher son cœur. Si vous vous
 » emparez d'Alger, prenez bien garde de toucher aux harems ;
 » ne laissez pas les soldats (شالطاب) s'en approcher ; qu'ils n'aient
 » avec les femmes indigènes aucune relation, car s'ils venaient
 » à les aimer, ils se laisseraient, pour leur être agréables, do-
 » miner par la famille de ces femmes, et c'est la ruse qu'em-
 » ploieraient les musulmans pour reprendre le dessus. Envoyez-
 » moi ici les jeunes garçons et les jeunes filles ; quant aux
 » vieillards et aux femmes âgées, laissez-les ; prenez garde seu-
 » lement qu'ils ne s'échappent. Après cela, je saurai ce que j'ai
 » à faire. Veillez bien à ce que la fortune particulière ne soit
 » pas touchée ; laissez-la. Je vous récompenserai de mes deniers
 » autant que vous le désirerez (2). »

Après que les mécréants maudits eurent abandonné les batteries, un de leurs gros vaisseaux resta pris dans les sables de

(1) Ce passage n'est pas clair. En tous cas, pris dans le sens qu'il paraît avoir, il contient une assertion inexacte.

(2) Aucun des documents espagnols relatifs à l'expédition de 1775, au moins de ceux qui sont parvenus à notre connaissance, ne contient ces instructions. — *N. de la R.*

la côte. Tous les autres bâtiments unirent leurs efforts pour le dégager et le traîner au large ; pendant ce sauvetage, ils continuaient à lancer des boulets sur la plage pour en éloigner les musulmans et les empêcher de s'emparer du vaisseau échoué. Cela dura jusqu'au moment où ce dernier fut remis à flot. Ils gagnèrent alors le mouillage que l'escadre avait pris au début des opérations.

Les chrétiens étaient honteux et désespérés de l'affreux désastre qu'ils avaient éprouvé. Depuis ce moment jusqu'au mercredi, ils ne tirèrent plus ni canons ni autres armes à feu. Les deux tiers de la flotte déployèrent ce jour là leurs voiles et s'éloignèrent dans la direction de leur pays, se repentant bien de leur tentative insensée (que la malédiction de Dieu soit sur eux tous !). Le dernier tiers des navires resta au mouillage jusqu'au samedi 16 du mois. Ils mirent à la voile à leur tour et s'éloignèrent ; mais le vent ne leur fut pas favorable, au point qu'ils se virent obligés de mettre leurs embarcations à la mer pour se faire remorquer comme des *charognes*. Ils ne parvinrent à s'éloigner qu'après beaucoup de peine et énormément de fatigue.

Il ne resta de toute cette flotte que huit gros vaisseaux qui croisèrent en vue de terre dans l'espoir de s'emparer de ce qui sortirait des ports musulmans.

Trois jours après le départ des vaisseaux, une tartane de la nation française arriva à Alger et aborda après que le *kaïd* du port eut raisonné avec son équipage. Le patron français demanda l'autorisation de communiquer ce qu'il savait à Notre Seigneur le Pacha. Le *koptan el-marsa* (directeur du port) prévint le Pacha Mohammed qui ordonna aussitôt de lui présenter le nouveau venu à qui il recommanda de parler avec sincérité. Voici ce que raconta celui-ci :

« Nous venions ici, ayant à notre bord un négociant de
 » Tunis et nous ignorions complètement que les Espagnols
 » eussent attaqué Alger. Quand l'escadre espagnole nous a ren-
 » contrés, nous avons été abordés et retenus au milieu d'elle.
 » Nous avons questionné les Espagnols sur le chiffre de leurs
 » pertes ; ils nous ont répondu : Nous avons jeté à la mer trois

» mille cadavres avec des boulets et des bombes aux pieds. Nos
 » blessés sont au nombre de *quatre mille*, mais peu survivent à
 » leurs blessures. Le chef des troupes de terre qui se nomme
 » *général*, c'est-à-dire celui qui commande aux grands et aux
 » petits, est mort également (1) (que Dieu le précipite au plus
 » tôt dans les flammes éternelles).

» Le chef de la marine, nommé *koptan*, a été atteint par
 » un boulet lancé du camp du bey de Constantine; il a eu la
 » cuisse emportée; on ignore s'il vivra ou s'il mourra (2).

» Un de leurs grands vaisseaux a sombré après le départ du
 » littoral; tous leurs efforts n'ont pu le sauver. Beaucoup d'au-
 » tres navires sont endommagés; on ne sait s'ils pourront arriver
 » à leur pays. Vos ennemis n'ont plus de figure pour se pré-
 » senter devant leur souverain (que Dieu confonde), ni devant
 » les autres nations chrétiennes, parcequ'ils ont abandonné leurs
 » canons, tout leur matériel et qu'ils ont éprouvé les plus
 » grands revers.

» Nous vous affirmons que les nouvelles qui précèdent sont
 » véridiques; si vous découvrez que nous ayions menti, jetez-
 » nous dans les flammes et à l'avenir n'ayez plus confiance aux
 » paroles des gens de notre nation. »

Nous voici arrivé à la fin de notre récit, Dieu est juge de
 notre sincérité.

Écrit par l'humble Sid Ahmed ben Mohammed el-Anteri.

Que Dieu Très-Haut le protège et lui accorde sa faveur. Amen.

A la fin de djoumad 1^{er} 1192. (1777 de J.-C.).

Pour traduction conforme :

L. FÉRAUD,

Interprète de l'Armée.

M. Féraud ajoute au récit d'El-Anteri une légende qui se
 rapporte à la même expédition, et que nous publierons pro-
 chainement.

(1) Ceci s'applique, sans doute, au marquis de la Romana qui commanda
 la cavalerie, mais n'était nullement général en chef. — *N. de la R.*

(2) L'amiral espagnol, Don Pedro Castejon, chef de la flotte, n'est point
 porté comme blessé sur les états officiels. — *N. de la R.*